

Les barbares Afghans de l’Histoire de la dernière révolution de Perse (1728) de Juddas Thaddeus Krusinski: protagonistes de quelle histoire?

Ioana MANEA
Université « Ovidius » Constanța

Abstract: *My article is about the Histoire de la dernière révolution de Perse by Juddas Thaddeus Krusinski which today, just like at the time of its publication, represents one of the main information sources about an event that astonished both Europe and Asia, namely the fall of Ispahan (1722). In studying this work, my research aims at understanding what kind of history Krusinski writes: Is it a providentialist history? Or is it a history explained in the terms specific of a politics which, in the 17th century, begins to be emancipated from politics? In order to answer these questions, my paper focuses on the image of the Afghans, the great conquerors of Ispahan. Humane barbarians, the Afghans are a mixture of contradictions that do not prevent them from possessing the political knowledge and skills necessary for governing the Persian empire. Though they certainly played a significant role in the major event represented by the defeat of the Safavids, the qualities of the Afghans cannot entirely explain it. According to Krusinski, the element that fully accounts for the Afghan conquest of Safavid Persia is providence. Hence, the Jesuit author establishes a fragile balance between a history seen as the result of the divine intervention and a history perceived as the result of the actions freely performed by human individuals.*

Keywords: *history, providence, Persia, Afghans, barbarians, state interest*

Contrairement à l’Empire ottoman, l’ennemi le plus redoutable de l’Europe chrétienne depuis au moins la conquête de Constantinople, l’Empire perse ne cesse de fasciner les Européens, surtout à partir du début du XVII^e siècle, à l’époque du règne du Shah Abbas I^{er} le Grand. Malgré leurs faiblesses incontestables comme, par exemple, le régime politique despotique, l’hypocrisie dans les rapports sociaux, le penchant pour le luxe et la luxure, les Perses suscitent l’admiration des voyageurs européens en raison de leur culture remarquable, leur mœurs raffinées, leur curiosité et leur relative tolérance religieuse (Mathee, « The Imaginary Realm » 449-462 ; « Savafid Iran through the Eyes of European Travellers » 10-24). Le succès de l’attraction exercée par la Perse sur les voyageurs européens résulte, entre autres, du fait que les Français, les plus féconds d’entre eux, ont publié de 1600 à 1730 environ trente-cinq récits de voyage dans l’Empire safavide (Mathee, « The Imaginary Realm » 452). C’est pourquoi, lorsque leur capitale même, Ispahan, s’effondre en 1722 sous les coups des tribus des Afghans Ghelza’i, la

stupéfaction de l'Europe est on ne peut plus grande. Cet étonnement est d'autant plus significatif qu'au moment où ils font leur entrée fracassante sur la grande scène de l'histoire, les Afghans de Kandahar sont ignorés en Europe et à peine connus dans quelques régions de l'Asie. Qui sont-ils ? Comment ont-ils réussi à s'emparer de l'un des plus imposants empires du monde ? À l'époque comme aujourd'hui, la réponse à ces questions a été en partie fournie par l'*Histoire de la dernière révolution de Perse* du jésuite polonais Juddas Thaddeus Krusinski, mine précieuse d'informations non seulement pour l'Europe, mais aussi pour la Perse elle-même, comme en témoigne, par exemple, sa traduction en perse au XIX^e siècle à partir d'une version turque (Matthee, « Introduction » xii).

Par ailleurs, dans le témoignage qu'elle fournit à propos des événements qui ont choqué le monde entier, l'histoire de Krusinski ne se contente pas d'une simple narration des événements, car elle vise à révéler « le détail des causes éloignées et des événements qui l'ont préparée il y a plus de vingt ans » (*Histoire*, I : 1). Pour ce faire, le père jésuite offre une explication des événements qui, de manière globale, se plie à une vision providentialiste de l'histoire. Mais faut-il entendre l'histoire racontée par Krusinski uniquement comme un récit subordonné à la théologie ? À maintes reprises, il interprète les événements qu'il raconte à travers des concepts comme l'« intérêt de l'État », propres au vocabulaire d'une politique qui, au XVII^e siècle, commence à aspirer à une certaine autonomie par rapport à la religion. Par conséquent, notre article essaiera de comprendre quel type d'histoire écrit le père jésuite. S'agit-il d'une histoire qui, conformément à une longue tradition, explique les événements à travers l'intervention de la providence entendue comme le sage gouvernement de la divinité ? Ou d'une histoire qui, à partir des développements entamés au cours du XVII^e siècle, commence à s'émanciper de la théologie (Ferreylles 98-103)?

L'*Histoire de la dernière révolution de Perse*, un récit de voyage pas comme les autres

Krusinski est devenu une autorité par rapport à l'histoire des événements qui ont bouleversé la Perse autour de l'année 1722 grâce à son statut de témoin oculaire avisé. Missionnaire jésuite d'origine polonaise, il a passé en Perse à peu près vingt ans, entre environ 1706 et 1725 (Matthee, « Introduction » ix-xiii). À l'aise dans plusieurs langues orientales (arménien, perse, turc), il a, outre ses devoirs de missionnaire, rempli des fonctions diplomatiques, voire médicales, comme lorsqu'il est dit avoir soigné le maître de cérémonies de Mahmud, le conquérant afghan. Ainsi, il est parvenu à se faire admettre non seulement à la cour safavide, mais aussi à celle des envahisseurs afghans. Nourrie par son expérience directe du siège et de la chute d'Ispahan, mais englobant également des informations qu'il a pu obtenir d'autres témoins de

première main ou trouver dans d'autres récits de voyages, son *Histoire de la dernière révolution de Perse* semble avoir été achevée à Istanbul, après le départ de l'Empire perse. Rédigé initialement en latin, le récit a néanmoins connu une large diffusion à partir de sa traduction en français, attribuée à un certain Bechon, mais éditée par le père Jean-Antoine du Cerceau et publiée en deux volumes à La Haye en 1728 (Matthee, « Introduction » viii-ix). Ce sera la traduction de du Cerceau - qui, comme l'indique le traducteur lui-même, apporte quelques modifications au texte de départ, notamment en changeant la disposition de différentes parties et en y insérant quelques informations complémentaires tirées des journaux de l'époque -, qui sera à l'origine des traductions parues jusqu'en 1740 dans plusieurs autres langues comme l'anglais, le turc, voire de nouveau le latin.

Le succès dont a bénéficié l'ouvrage de Krusinski résulte, entre autres, des tentatives des différents autres auteurs d'écrire, à son instar, une « histoire de la dernière révolution de Perse » (Matthee, « The Imaginary Realm » 456). Pourtant, le jésuite polonais n'écrit ni en missionnaire, ni en voyageur typique (Matthee, « Introduction » xiii). À l'écart de toute emprise de la part d'une littérature de voyage bien établie comme genre, Krusinski reste étranger au modèle qui sous-tendait les récits de voyage traditionnels et qui était censé fournir des informations sur la géographie, la politique, les croyances religieuses et les principaux rituels réglant la vie des habitants du pays visité. En outre, il n'écrit pas non plus en missionnaire absorbé par la conversion des musulmans ou d'autres chrétiens de l'Empire perse, mais plutôt en observateur attentif, qui traite surtout de la politique. Encore que le point d'orgue de son récit soit représenté par l'effondrement d'Ispahan, il porte ses regards en amont et en aval de cet événement, pour tenter de mieux l'éclaircir.

Les conquérants afghans, des barbares humains

Avant de se pencher sur les événements qui ont provoqué « l'étonnement de l'Asie et de l'Europe », Krusinski se propose de donner « en peu de mots quelque idée de l'origine et du caractère de la nation à qui on doit ce grand événement » (*Histoire*, I : 139). En s'adonnant au portrait des Afghans, le père jésuite ne fait aucune mention de la place qui est accordée au portrait dans des textes historiques français du XVII^e siècle, probablement aussi en raison de la popularité qu'il a acquise en tant que genre littéraire (Lallemand 105-119). Pour autant, Krusinski ne reste pas complètement étranger aux démarches littéraires des historiens français car, tout comme eux, il se sert du portrait pour rendre l'histoire qu'il raconte plus intelligible. Certes, il met en relief l'utilisation du portrait comme instrument utile à élucider les causes qui ont abouti à la chute retentissante d'Ispahan. Cependant, à travers les détails pittoresques qu'il fournit sur les Afghans, il ne semble pas complètement indifférent à une tradition rhétorique qui cherchait à plaire pour instruire. En

se penchant sur leur portrait, il creuse l'attribut de « barbares » qu'il leur avait accordé dès la première fois qu'il les avait évoqués. À ce propos, des recherches sur les dictionnaires de la langue française des XVII^e-XVIII^e siècles ont démontré que, vers cette période, la signification du terme de barbare glisse de la dimension linguistique qui lui était intrinsèque depuis l'Antiquité vers des attributs comme « non-policé » et « cruel » (Steuckardt 23-38). Par conséquent, le terme de barbare est susceptible de se référer à des peuples étrangers, originaires des contrées lointaines, qui se distinguent par leur inhumanité et leur absence de raffinement.

Effectivement, ce qui attire l'attention dans le portrait des Afghans esquissé par Krusinski est leur ignorance des normes de la civilisation. Peu préoccupés des leurs conditions de vie, ils vivent dans la promiscuité, l'absence d'hygiène, l'austérité, le désintéret pour le bon goût et le confort. Insensibles aux commodités que peut offrir une habitation, ils se contentent d'un abri témoignant de leur état intermédiaire entre le nomadisme et le sédentarisme. Dans leur capitale même, Kandahar, le plus souvent maîtres, esclaves, chevaux et bétail vivent ensemble « sous des tentes à la manière des Tartares, étant endurcis au chaud et au froid, et faits à essayer toutes les rigueurs des saisons » (*Histoire*, I : 154). De plus, ils sont à tel point habitués « à la pourriture et à l'ordure » qu'au cas où un cheval meurt à côté d'eux, ils n'enlèvent pas son cadavre et le laissent se décomposer à côté d'eux, indifférents à l'odeur pestilente qu'il dégage (*Histoire*, I : 154).

Vêtus d'habits assez rudimentaires, ils sont d'habitude à pieds nus. Ceux d'entre eux qui se soucient le plus du confort portent en allant à cheval des souliers, des pantoufles, ou « une espèce de bottines d'un cuir très dur, qu'ils ne quittent plus dès qu'ils les ont chaussées une fois ; de sorte qu'elles y restent jusqu'à tant que la pourriture les fasse tomber » (*Histoire*, I : 157). Étrangers à toute notion de luxe, quand ils ont l'occasion de le pratiquer, ils trahissent leur inexpérience et finissent par se ridiculiser eux-mêmes. Après la conquête d'Ispahan, les plus hautement placés d'entre eux tentent de se substituer à ceux qu'ils avaient défait, y compris en adoptant leur style vestimentaire. Ce faisant, ils ne réussissent qu'à combiner de manière on ne peut plus inadéquate la « veste d'étoffe d'or » jusqu'aux genoux empruntée aux Perses avec le « large caleçon de grosse toile » et la « chaussure la plus grossière » qui leur étaient propres (*Histoire*, I : 158). Contrairement à leurs aspirations, leur manière de s'habiller aboutit à un « étrange assortiment », synonyme d'« une bigarrure de magnificence et de gueuserie, qui a quelque chose de risible » (*Histoire*, I : 158). Outre leur manière d'associer les différentes pièces vestimentaires, leur mode de les porter fait, lui aussi, ressortir leur inexpérience. Loin de comprendre le traitement que leurs nouveaux vêtements méritent en raison de leur valeur, ils restent conséquents avec leurs coutumes et, par conséquent, « avec ces vestes d'or ou de brocard,

ils ne font point de façon de s'asseoir à terre, les jambes étendues, sans s'embarrasser s'ils se crottent ou non » (*Histoire*, I : 158). Ainsi, malgré leur victoire, ils paraissent incapables de sortir de leur grossièreté et leurs tentatives d'imiter les Perses se ramènent à de simples singeries.

Du reste, leur rusticité n'est pas visible seulement en matière vestimentaire, mais aussi culinaire. « Leurs plus grands festins » se réduisent, de manière on ne peut plus fruste, à de la « viande à demi-cuite, après l'avoir fait passer sur la flamme ou sur les charbons », accompagnée « d'un peu d'eau, car ils n'usent point d'autre boisson » (*Histoire*, I : 156). Leur ignorance des soins élémentaires de la santé est parfois tellement manifeste qu'elle les transforme dans des personnages grotesques. À ce propos, leur portrait se fonde au moins à deux reprises sur l'anecdote qui, de manière plus manifeste que les informations insolites sur les vêtements ou la nourriture, vise à divertir le public. « Anti-histoire », qui résulte d'une « vision critique du pouvoir » (Abiven 190-197), l'anecdote utilisée par Krusinski tourne en ridicule les Afghans en faisant ressortir le revers de leur statut apparent de héros-vainqueurs. Ainsi, complètement ignorants de l'existence du savon, lorsqu'ils en ont vu pour la première fois à la Nouvelle-Djolf, bourg qu'ils ont conquis dans leur marche vers la capitale perse, ils en ont mangé comme s'il s'agissait du sucre (*Histoire*, I : 155). De plus, au même endroit, Nazir-Ulla, l'un de leurs principaux capitaines, a avalé le contenu entier d'un vase de plusieurs livres de clous de girofle auxquels le propriétaire, un marchand arménien, l'avait invité à goûter. Quoiqu'à l'intérieur du vase il y ait eu assez de clous de girofle pour y succomber, il « mangea le tout sans autre façon » et « n'en fut pas seulement incommodé » (*Histoire*, I : 156). Toujours est-il que leurs qualités incontestables de guerriers tirent sans doute profit de leur endurcissement. Par exemple, pendant toute la traversée des déserts nécessaire pour arriver à Ispahan, tous les combattants, y compris leur dirigeant, Mahmud, se sont nourris uniquement du « blé rôti » (*Histoire*, I : 155).

Outre la rudesse, l'autre élément fondamental qui définit les « barbares » et qui est la cruauté, semble, elle aussi, faire partie des caractéristiques des Afghans. Selon le père jésuite, la violence est indissociable de leur mode de vie habituel, car « toute leur vie presque se pass[e] dans un brigandage continuel à la façon des Tartares, et à faire des excursions chez leurs voisins pour les piller » (*Histoire*, I : 161). Du reste, la férocité qui fait partie du portrait des barbares Afghans esquissé par Krusinski est individualisée surtout par rapport à Mahmud, le chef sous la conduite duquel ils réussissent à conquérir Ispahan. L'un des fils de Mirwais, dirigeant charismatique des Afghans, qui a mis les bases de leurs succès sur les Perses, Mahmud est susceptible d'avoir développé sa « férocité naturelle » à travers « l'éducation barbare qu'il avait reçue parmi les meurtres et le brigandage » (*Histoire*, I : 270). Le crime à travers lequel il s'empare du pouvoir devient un

instrument dont il se sert pour s’y maintenir. Ainsi, il commence sa carrière politique par l’assassinat de son oncle qu’il perpète pour gagner le contrôle sur les Afghans. Après la conquête d’Ispahan, se rendant compte de la fragilité de la position de ses troupes à cause de leur nombre beaucoup plus réduit que celui des Perses, il décide de se défaire de tous ceux qui étaient susceptibles de menacer sa domination. Se livrant à une orgie de meurtres qui deviennent de plus en plus odieux, il massacre successivement des seigneurs et des notables perses, leurs fils, des soldats et gardes du shah qu’il avait déposé et, au dernier acte de la tragédie, tous les princes de sang de la dynastie safavide. Les images des cadavres abandonnés dans des jardins ou des prairies sans la moindre compassion sont sans doute obsédantes et susceptibles d’en dire long sur la sauvagerie de Mahmud et de ceux qui ont exécuté ses ordres.

Malgré leur triomphe sur les Perses, les Afghans sont déconcertants par la dimension cruelle, grotesque et ignare qui semble consubstantielle à leur nature. Aussi semblent-ils loin de pouvoir incarner la grandeur qui est d’habitude considérée comme intrinsèque des grands conquérants.

Du reste, les Afghans ne sont pas déroutants seulement par leurs aspects négatifs, mais aussi par les éléments qui mitigent leur image de barbares. À croire Krusinski, malgré leurs atrocités, les vainqueurs inattendus des Perses ne sont pas toujours dépourvus d’humanité. Impitoyables envers les puissants qui sont ou peuvent devenir des adversaires redoutables, ils se montrent à plusieurs reprises prévenants envers les plus faibles. Ainsi, lors du pillage de Shiraz, ils sont scandalisés par la « dureté » et l’« inhumanité » d’un « particulier fort riche » qui avait caché du blé alors que ses concitoyens se trouvaient dans le dénuement, en ayant sacrifié à « son avarice » « la vie de vingt mille de ses citoyens morts de faim sous ses yeux » (*Histoire*, II : 256-257). Selon le père jésuite, à travers « un exemple de justice » qui « leur fit honneur », les Afghans lui ont infligé une punition qui, en lui rendant la pareille, a consisté à le lier « à un poteau à la vue et au milieu de ses grains » et à l’y laisser « mourir de faim » (*Histoire*, II : 257).

Lors de la conquête de la Nouvelle-Djolfia, ils font un autre geste qui, sans être issu de la noblesse propre à la courtoisie, relève néanmoins d’une « pitié » inespérée car, spontanément, ils démontrent une « humanité » « qu’on n’en devait naturellement attendre de gens de leur caractère » (*Histoire*, II : 99). Après avoir demandé, à côté de l’argent, cinquante filles des familles les plus réputées de la ville pour épargner aux habitants de l’endroit la mort et le pillage, lorsqu’ils ont vu que certaines d’entre elles sont mortes de chagrin en se retrouvant parmi eux, ils ont décidé de libérer celles qui en semblaient le plus accablées et de les renvoyer chez leurs parents (*Histoire*, II : 99).

Par ailleurs, à l’encontre d’une coutume largement répandue en Orient, « ils regardent comme une inhumanité atroce et dont ils ont horreur » le fait de vendre comme esclaves les prisonniers dont ils peuvent disposer en raison du

« droit de la guerre » (*Histoire*, I : 166). Tout en gardant chez eux les prisonniers dans une situation comparable à celle des esclaves, ils « les traitent avec bonté et en ont du soin » (*Histoire*, I : 166). De plus, s'ils sont satisfaits d'eux, « ils ne manquent jamais, [...] de leur rendre la liberté au bout d'un certain temps » (*Histoire*, I : 166-167).

Par conséquent, la férocité que les Afghans utilisent parfois de manière excessive à l'égard de toute possible menace n'exclut pas la justice et l'empathie envers les plus faibles et les plus dépourvus de droits. Lorsqu'ils se trouvent dans la situation de faire leurs propres lois parce qu'ils bénéficient des privilèges des vainqueurs, ils n'abusent pas de leur pouvoir sur ceux qui se trouvent à leur merci.

L'Histoire de la dernière révolution de Perse entre la providence et l'intérêt d'État

Peuple peu connu, originaire des confins des empires perse et moghol, les Afghans sont étonnants par le mélange des défauts et des qualités qui sous-tend leur nature. Quoiqu'ils semblent prédominants et prennent à maintes reprises des proportions considérables, leurs défauts n'éliminent pas complètement leurs qualités. Du reste, les vainqueurs des Perses sont encore plus surprenants si l'on tient compte du fait que, dans la vision de Krusinski, leur conquête d'Ispahan n'est qu'à peine le résultat de leur savoir-faire en matière de guerre. Certes, ils sont, avant tout, des guerriers endurcis. Puisque le « brigandage » constitue leur mode d'être, « il n'y a peut-être point de nation au monde, qui y [à la guerre] ait tant d'inclination, et qui y soit plus faite et plus rompue » (*Histoire*, I : 161). Disciplinés et capables de survivre dans des conditions rigoureuses, ils adoptent une pratique de la guerre façonnée par le précepte draconien de « vaincre ou de périr » (*Histoire*, I : 163). Toujours est-il que leurs aptitudes militaires n'ont pas été les seules à contribuer à leur triomphe sur les Perses. L'une des meilleures preuves en ce sens est représentée par le fait qu'ils sont dépourvus des vertus nécessaires au siège d'Ispahan, car « autant qu'ils sont braves et déterminés en pleine campagne et dans les batailles, autant sont-ils lâches et mols dans les sièges, auxquels ils n'entendent rien » (*Histoire*, I : 164).

De ce fait, il est sans doute légitime de se demander : comment sont-ils arrivés à s'emparer d'Ispahan ? À ce propos, Krusinski, secondé par son traducteur et son éditeur dans une mesure qu'il est impossible à établir, mettent en œuvre des termes et des réflexions propres à une manière de penser qui, à l'époque, était récente et envisageait la politique comme une sphère autonome. En butte aux vives contestations, cette conception de la politique était construite autour de l'entité politique représentée par l'État, dont elle essayait de traiter en termes de calcul rationnel. Conformément aux raisonnements propres à cette perception de la politique, la Perse safavide s'est écroulée en

grande partie à cause des actions de ses notables qui se sont plutôt souciés de leurs intérêts mesquins que de ceux de l'État. Par exemple, lorsque mus par la vengeance et la jalousie, les Grands de la Cour ont conspiré pour empêcher Luft-Ali Kan, un général compétent et dévoué à l'empire, de mettre fin à la révolte des Afghans de Kandahar, « la considération de leur intérêt particulier l'emporta sur l'intérêt le plus important de l'État » (*Histoire*, I : 302). Lorsque le même général rate l'occasion de regagner une île à importance stratégique du golfe Persique, il est encore une fois victime des intrigues de ses ennemis à la Cour ou, selon les termes de l'ouvrage, de « la trahison de ceux mêmes à qui l'intérêt de l'État devait être le plus cher » (*Histoire*, I : 293). Au total, à cause de l'indifférence manifestée par les gouvernants à son égard, l'État safavide finit par être miné par de graves défaillances : les dissensions intestines provoquées par les rivalités entre les deux grands partis de l'empire, la corruption généralisée, le pouvoir exagéré des eunuques, la faiblesse du shah.

Menaces latentes, ces défaillances ne deviennent fatales à l'État qu'au moment où les Afghans en tirent profit. Malgré leur apparente barbarie, les guerriers de Kandahar disposent d'un savoir-faire politique qui, conjugué avec le courage, leur permet d'obtenir un succès éclatant. En dépit de leur appartenance à un peuple qui semble ignorer les règles les plus élémentaires de la civilisation, les dirigeants afghans font preuve d'une ingéniosité qui, en Europe, les transformerait en disciples de Machiavel. Par exemple, dans le but de s'assurer la victoire et de ne pas manquer l'occasion de saccager les trésors de la Cour, malgré les concessions majeures que le shah était prêt à lui faire, Mahmud fait traîner le siège d'Ispahan, en « tir[ant] habilement les choses en longueur », « pour laisser augmenter la misère de la ville » (*Histoire*, II : 188). Après la conquête d'Ispahan, pendant une brève période, il est tout à fait à la hauteur de la tâche de gouverner un empire aussi vaste que celui des Safavides. « Par un trait de justice qu'on n'aurait pas attendu d'un usurpateur, et qui était d'une très fine politique » (*Histoire*, II : 201), pour gagner la confiance des Perses, il a fait arrêter et condamner à mort tous ceux qui avaient collaboré avec lui en trahissant le shah. De plus, pour se rendre populaire, il s'entoure d'un gouvernement qui réussit à lui être loyal tout en ménageant la susceptibilité des vaincus (*Histoire*, II : 204-206). Par conséquent, pour accaparer et exercer le pouvoir d'une manière qui vise la pérennité, il met en œuvre divers moyens, tantôt doux, tantôt rigoureux, mais considérés comme susceptibles d'être plus efficaces que le déploiement de la force brutale.

En ce qui le concerne, le successeur de Mahmud, Ashraf, a recours à des stratégies encore plus astucieuses pour asseoir son pouvoir et conquérir la sympathie des Perses. Lucide, manipulateur et soucieux de contrôler les moindres éléments dont dépend l'exécution de ses projets, il est apte à dissimuler sous des apparences on ne peut plus respectables les plus graves iniquités, car il est

mesuré dans sa marche, et allant à ses fins par des voies efficaces et qui laissent peu de prise au hasard ; couvrant enfin toute sa conduite de ces apparences spécieuses de modération et de probité, dont le peuple est souvent la dupe, et à la faveur desquelles les violences les plus tyranniques passent pour des actes de justice (*Histoire*, II : 323).

Certes, Ashraf est un usurpateur, qui s'est emparé du pouvoir de manière illégitime. Pourtant, selon Krusinski, il est susceptible de racheter son manque de légitimité par sa maîtrise de la politique, grâce à laquelle il est tout à fait apte à remplir les lourdes responsabilités qui avaient été du ressort des shahs : « Il y a tout lieu de croire que leur puissance s'affermira toujours de plus en plus, surtout sous les ordres d'un homme aussi habile et aussi entendu que celui qui règne aujourd'hui en Perse, et qui a consommé cette grande révolution » (*Histoire*, II : 395-396).

Du reste, la rencontre entre, d'une part, la faiblesse chronique de l'État safavide et, d'autre part, les qualités guerrières et politiques dont les Afghans sont doués malgré leur barbarie, est de nature à offrir au moins une explication partielle pour la chute d'Ispahan. Cette explication est d'autant plus considérable que, dans une certaine mesure, elle éclaire un événement retentissant qui, avant de se produire, avait semblé illusoire aux yeux des conquérants eux-mêmes, « une poignée, pour ainsi dire, de barbares, qui ne s'attendaient à rien moins, et qui avaient toujours regardé comme une entreprise chimérique, celle de vouloir détrôner ce même roi de Perse, qu'ils ont en effet détrôné presque sans le vouloir » (*Histoire*, I : 1-2). Toujours est-il qu'en toile de fond de cette interprétation cherchant à rendre compréhensible l'incompréhensible il y a une argumentation centrée sur la providence. Dans la pensée de Krusinski, la victoire afghane n'est expliquée de manière à éliminer toute obscurité que par l'intervention de la divinité. Par exemple, lors de l'événement décisif représenté par le siège d'Ispahan, « Dieu permit qu'il [Mahmud] réussisse contre toute apparence » (*Histoire*, II : 322). Quant à l'enchaînement des événements, la manière dont les vertus de Mahmud et d'Ashraf se complètent pour consolider la domination afghane sur les nouvelles conquêtes représente une preuve incontestable en faveur du fait que la force qui agit inexorablement derrière l'histoire humaine est la sagesse divine. Ainsi, le remplacement d'un Mahmud audacieux mais en proie à des excès dangereux par un Ashraf prudent et calculé démontre que la défaite des Perses par les Afghans a été, en réalité, causée par Dieu : « Aussi rien ne nous fait-il plus reconnaître dans la providence un dessein marqué de priver de la couronne la maison des Sophy, que le choix et l'usage qu'elle a fait des deux usurpateurs qu'elle a mis l'un après l'autre sur le trône » (*Histoire*, II : 321). Du reste, à croire Krusinski, l'intervention de la providence dans la chute des

Safavides vise une fin didactique : « On peut la [« grande révolution » de Perse] regarder avec raison, comme une de ces leçons extraordinaires que la providence se plaît à donner de temps en temps aux puissances de la terre, surtout dans ces contrées d'Asie, où la plupart des princes croupissent dans la mollesse et l'oisiveté » (*Histoire*, II : 396). Aussi le jésuite subordonne-t-il le récit des bouleversements survenus en Perse à un dessein plus élevé, consistant à mettre en garde les dirigeants qui ne sont pas à la hauteur de leur pouvoir contre les possibles effets funestes de leurs faiblesses (Salesse-Chabrier 146). Quoiqu'il semble plus pertinent pour un Orient dont la corruption morale est soigneusement disséquée, l'enseignement moral qui résulte du récit relatant la fin de la domination safavide peut sans doute acquérir une valeur universelle.

Manifestement, dans la trame de son ouvrage, Krusinski fait coexister les interprétations qui perçoivent l'histoire comme une manifestation de la sagesse divine avec les interprétations qui se limitent à la sphère strictement humaine. Censée être primordiale, l'histoire providentialiste n'est mentionnée qu'à quelques reprises et laisse beaucoup de place à une histoire qui, pour expliquer les événements dont elle traite, se sert des notions spécifiques de la pensée politique construite autour de l'État. Susceptible d'être influencé par les théories molinistes sur la liberté humaine, ce deuxième type d'histoire est le produit des individus qui semblent y jouer un rôle libre (Chédozeau 9-19). C'est en donnant cours à leur liberté que les êtres humains contribuent à remplir des desseins de la divinité. Exemple d'un équilibre entre la liberté humaine et la providence qui, malgré la construction narrative et conceptuelle qui l'informe, reste fragile, l'histoire de Krusinski préfigure l'avènement d'une histoire autonome par rapport à la théologie.

Bibliographie

- Abiven, Karin. *L'Anecdote ou la fabrique du petit fait vrai. De Tallemant des Réaux à Voltaire (1650-1750)*. Paris: Classiques Garnier, 2015.
- Barfield, Thomas. *Afghanistan. A Cultural and Political History*. Princeton University Press, 2010.
- Chédozeau, Bernard. "Les Jésuites et l'histoire au XVII^e siècle." *Littératures classiques* 30 (1997): 9-19.
- Ferreyrolles, Gérard. "Introduction Générale." *Traité sur l'histoire (1638-1677)*. La Mothe Le Vayer, Le Moyne, Saint-Réal, Rapin, éd. par Gérard Ferreyrolles (dir.) avec la collaboration de Fr. Charbonneau, M.-A. de Langenhagen, B. Guion, A. Mantero, Ch. Meurillon et H. Michon, Paris: Champion, 2013: 32-41.
- Krusinski, Juddas Thaddeus. *Histoire de la dernière révolution de Perse*, 2 vols. La Haye : Gosse et Neaulme, 1728.

- Lallemand, Marie-Gabrielle. “Les Ornaments rhétoriques du récit historique : l'exemple du portrait.” *Littératures classiques*, 30 (1997): 105-119.
- Lauthelier-Mourier, Rachel. *Le Voyage de Perse à l'âge classique. Lieux rhétoriques et géographiques*. Paris: Classiques Garnier, 2020.
- Matthee, Rudi. “Introduction.” *An Eyewitness Account of the Fall of the Safavid Dynasty*, by Juddas Thaddeus Krusiński, translated from the French version of Jean-Antoine du Cerceau, vol. I. London, New York: Tauris, 2018.
- . “Safavid Iran through the Eyes of European Travellers.” *Harvard Library Bulletin* 23/1-2 (2012): 10-24.
- . “The Imaginary Realm: Europe’s Enlightenment Image of Early Modern Iran.” *Comparative Studies of South Asia, Africa and Middle East* 30/3, (2010): 449-462.
- . “The Safavids under Western Eyes: Seventeenth-Century European Travellers to Iran.” *Journal of Early Modern History* 3 (2009): 137-171.
- Minuti, Rolando. “Oriental Patriotism? Eighteenth-century French Representations of Nadir Shah.” *Persia and the Enlightenment*, éd. par Cyrus Masroori, Whitney Mannies et John Christian Laursen, Oxford University Press, 2021: 101-124.
- Salesse-Chabrier, Aurélie. “From Absolute Prince to Despot: The Political Representations of Safavid Iran in Seventeenth-Century France.” *Safavid Persia in the Age of Empires. The Idea of Iran*, vol. 10, éd. par Charles Melville, I. B. Tauris, 2021: 133-156.
- Schnakenbourg, Éric. “Nommer l'étranger aux XVI^e et XVII^e siècles: sauvages des Antilles et barbares de Moscovie, interprétation d'une distinction sémantique.” *Étrangers et sociétés. Représentations, coexistences, interactions dans la longue durée*, éd. par Pilar Gonzalez-Bernaldo, Manuela Martini, Marie-Louise Pelus-Kaplan, Presses Universitaires de Rennes, 2009: 223-232.
- Steuckardt, Agnès. “Barbare et sauvage dans les grands dictionnaires de langue française (1680-1798).” *Les Savoirs des barbares, des primitifs et des sauvages. Lectures de l'Autre aux XVIII^e et XIX^e siècles*, éd. par Françoise Le Borgne, Odile Parsis-Barubé, Nathalie Vuillemin, Paris: Classiques Garnier, 2018: 23-38.